

MOTKE

Section 1

Motke Švejk était un pauvre vieux pêcheur de l'île de T'rnik. Ce n'était ni le meilleur pêcheur, ni le pire. Il n'était pas le plus vieux, ni même le plus pauvre. Le vieux Houmdada était plus habile avec ses filets et ses nasses, le vieux Henoeh était plus démuni qu'un hareng saur et Ardashir, l'ancêtre, le ramasseur d'huitres, l'anachorète de la côte, avait vu naître tous les autres habitants de T'rnik. Demandez à un enfant de vous dessiner un pauvre vieux pêcheur, à tous les coups il vous dessinera Motke. Motke était le pauvre vieux pêcheur parfait. Il aurait pu faire la couverture du *National Geographic* si un de leurs photographes était passé par-là. Motke était un archétype comme on en voit en illustration dans les encyclopédies. Motke c'était la pauvreté, la vieillesse, la malédiction du ciel, les calamités maritimes de soixante mers et cinq océans, abattues sur un seul homme. Motke était le pauvre-vieux-pêcheur étalon pour toutes les histoires de pauvres vieux pêcheurs, passées, présentes et à venir. Il y a comme cela des choses étranges sur cette terre et si vous avez le temps de lire cette histoire, vous découvrirez des choses plus étranges encore. Par exemple, l'histoire de Motke et de la carangue¹.

© Michel Persitz 2022



Ce matin-là, Motke se leva plus tôt que d'habitude. Peut-être parce qu'il avait mal dormi ? Peut-être parce que les cormorans se disputaient un poisson sur la grève ? Peut-être qu'en ce temps-là, les pauvres vieux pêcheurs étaient parfois réveillés par de mystérieux messages venus de la mer ? Peut-être que Motke avait perçu dans son sommeil un signe prometteur dans le ressac ou peut-être le vent du large avait-il porté jusqu'à ses narines le parfum du frai d'un ban de thons ? Toujours

¹ Poissons de la famille des Carangidae, ordre des Perciformes (percomorphes).

est-il que le pauvre vieux Motke se leva avant l'aurore. Il étira son douloureux squelette, sortit dans l'obscurité pour pisser comme chaque jour sur le figuier obstiné qui glissait ses racines loin sous le mur de sa cabane, puis il se versa un demi-seau d'eau de pluie sur la tête. Motke sentit dans l'air les frémissements du jour qui prenait possession du ciel. Comme tous les pêcheurs avant de prendre la mer, Motke examina la houle, son rythme et sa couleur. Ce jour-là, elle était paresseuse et violette. Une mer pour évêque. Mais à T'rnik, il n'y avait pas d'évêque et d'une façon générale, dans ces parages on voyait peu d'ecclésiastiques, d'imams ou de rabbins, s'aventurer sur les flots. Motke poussa un long soupir en nouant les bretelles de son pantalon de pêche en toile cirée rapiécée. Il se demanda si, dans toute cette inhumaine étendue d'eau, il restait encore un poisson. Et comment le trouver ? Depuis cinq jours, il n'en avait pas vu un seul. Pas l'ombre d'un. Même pas un merlan, même pas un serran, même pas un con de cord ou un bébé anchois. Il enfourna dans sa besace un quignon de pain à la farine d'algues et son dernier morceau de poisson séché. Il enfonça sa casquette sur son crâne boucané et comme tous les matins, mais un peu plus tôt que les autres matins, ce qui a peut-être son importance, il descendit de la colline vers la mer ingrate. Quelques minutes plus tard, il atteignit *L'Espérance*, amarrée au môle du large dans sa darse.



© Michel Persitz 2022

N'allez pas imaginer la barque du vieux cubain Santiago cher à Hemingway, un romantique caïque crétois, un zaroug de pirates yéménites ou une de ces si photogéniques lourdes pirogues africaines. *L'Espérance* n'était pas une de ces embarcations folkloriques que des écrivains citadins peu au fait des choses de la mer persistent à vouloir introduire dans leurs histoires convenues de pauvres vieux pêcheurs cupides ramenant dans leurs filets troués une malheureuse sirène, résignée à subir les plus cruelles avanies avant de pouvoir retourner dans les profondeurs. Une fois pour toutes : n'en croyez rien, ce sont des fadaises. Si une malheureuse sirène doit se faire prendre dans un filet, ce sera dans le chalut

monstrueux d'un bateau usine russe, chinois ou coréen. Elle sera, aspirée, dépecée, vidée, nettoyée, débitée en rondelles calibrées et ni vu ni connu, mise en boîtes de conserve, serties, étiquetées, datées comme des dizaines de milliers d'autres. Poids net égoutté : 180 g. Informations nutritionnelles : pour 100 g de sirène au naturel, 180 calories, 30 g de protéines, 0 glucide, 5,3 g de lipides, 42 mg de sel. Trente-six boîtes par carton. Douze cartons par caisse. Huit caisses par palette. Seize palettes par conteneur de dix tonnes.

Soyons sérieux, pas un marin pêcheur de T'rnik ne prendrait la mer sur une embarcation de conte de fées, pourquoi pas sur une gondole? Pas même pour aller aux crevettes le long de la côte. La mer de T'rnik n'a rien à voir avec les doux lagons des antipodes, bordés de palmiers, de cocotiers et de bougainvillées tandis que dansent sur les plages de gracieuses indigènes à demi-nues, au rythme des pahus, xaphoons et ukulélés. *L'Espérance*, c'est un vrai bateau. Un vrai de vrai. Un petit chalutier trapu, aguerri par plus de cinquante ans de coups de tabac. Il avait pris la mer sous d'autres cieux, dans un chantier naval inconnu, loin de T'rnik. À son arrivée, il s'appelait encore le *Prince Vijaya* de Port-Kankesan. Au fil de quelles tribulations le *Prince Vijaya* de Port-Kankesan est-il devenu *L'Espérance* de T'rnik, propriété du pauvre vieux pêcheur Motke ? Patience, vous en saurez bientôt davantage.

L'Espérance ! Tu parles d'un nom pour un chalutier brûlé, rongé, balaféré, un bourlingueur bourru qui avait avalé et recraché plus d'eau de mer qu'il n'y en a dans l'Atlantique ! Qui avait parcouru des milliers de milles marins, plus souvent dans les mauvais grains qu'à son tour. Mais les marins pêcheurs sont superstitieux, ils choisissent des noms optimistes : *À tire d'aile, Viens donc, North Star, Morning Star, Coureur des mers, Saint Yves, Le Hardi, Sea Breeze...* Ils sont nombreux ces rafiots de misère, aussi moches et cabossés que *L'Espérance*. La plupart mouillent dans des ports oubliés du reste du monde. Ce sont des neuf ou dix mètres disgracieux, avec une timonerie de la taille de deux armoires normandes. Des chalutiers côtiers qui puent le diesel et le poisson de l'année dernière, dont le pont est toujours encombré de filets, de réas, de caliornes, de drisses, de drosses, d'élingues, de haussières, de filins, de garcettes, de cargues, de sangles et de cordages. Sans oublier les nasses, les cageots en plastique, les

bâches en plastique, les bidons en plastique – blancs – bleus - jaunes -, les fanions, les flotteurs en polystyrène, les morceaux de pneus de camion qui servent de pare-battage. *L'Espérance*, c'est le genre d'embarcation à bord de laquelle un honnête terrien ne peut pas monter sans se salir - guano, graisse, sang ou mazout —, sans glisser, trébucher, se blesser, déchirer ses vêtements, parce que tout lui signifie qu'il n'est pas le bienvenu et que même retourner ses tripes et boyaux, par-dessus le bastingage ce n'est pas facile. Pourtant, je vous l'assure, vous ne trouverez mieux pour prendre la mer dans ces foutus parages que *L'Espérance* de T'rnik, avec le pauvre vieux Motke à la barre.



Donc, le jour se levait et *L'Espérance* s'éloignait de la côte. Après avoir évalué l'intervalle entre les maîtresses vagues, Motke jeta un seau par-dessus bord, le remonta et remplissant sa main en coupe, il huma et lécha la mer pour savoir ce qu'elle promettait de neuf. Que lui dit-elle ? Une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne était que ça sentait le poisson, la mauvaise était qu'il faudrait aller le chercher loin, jusque dans les récifs de Kh'logg. Si c'est pour pleurnicher que c'est trop loin, trop dur, trop dangereux, inutile de prendre la mer. Restez assis, gardez vos mocassins en daim bleu au sec sous la table. Pas le genre de Motke qui mit le cap sur les terribles récifs de Kh'logg. *L'Espérance* filait donc *Nord-Nord-Est* le long de la côte jusqu'à la Pointe des Revenants.

Quand le flot se creuse et change de couleur, quand il passe du vert émeraude de l'innocence à l'insondable bleu aubergine, c'est que vous entrez dans le royaume de la haute mer. Passez sur cap *Nord plein Nord*, comptez deux heures à quatre nœuds, parfois deux heures et demie, selon le vent et cette mauvaise houle de travers qui se forme souvent dans ces eaux-là. Remerciez Neptune s'il ne vous a pas envoyé en prime un pernicieux crachin enveloppé d'une brume collante et glaciale. Les récifs de Kh'logg, il vaut mieux en entendre parler le soir à la veillée plutôt que de s'y rendre. Aucun marin sensé, sauf un trompe-la-mort-de-faim comme Motke, ne va aller réveiller les démons qui sommeillent autour de Kh'logg. Ces récifs sont traîtres, innombrables et laids. Le brouillard y prospère.

Ces récifs sont hantés. Aucun oiseau de mer ne s'y pose jamais. Les courants sont imprévisibles. Le vent ulule dans un labyrinthe plus sinistre qu'un cimetière abandonné. Méfiez-vous des cartes de marine ! Les vieux marins jurent que les brisants se déplacent la nuit. Ils n'obéissent plus aux cartes. Tantôt ils se rapprochent comme des griffes, tantôt ils se dispersent. Ils s'engloutissent avec la marée pour mieux affleurer là où ils ne devraient pas être. Voilà, vous savez l'essentiel et c'est donc vers Kh'logg que *L'Espérance* faisait route pour chercher du poisson.

Une bonne pêche, cela faisait trop longtemps que Motke n'en avait plus goûté la saveur. Le quotidien depuis des mois, c'était la mauvaise pêche. La pêche sèche qui ne paie pas le marin, ni le fioul, ni le crédit chez l'épicier. La mauvaise pêche chronique, c'est une guigne qui vous colle à la peau, une saleté de zona, une gangrène qui vous ronge de l'intérieur et vous rejette sucé jusqu'à l'os, comme un vieil os de seiche, avant qu'on vous enterre au royaume des crabes, trois pieds sous le sable. Les crabes devront patienter pour bouffer Motke Švejk. Parce que Motke Švejk, c'est du pur cuir de baleine, un bagnard endurci aux galères, un forçat des marées. Un pêcheur maudit, plus souvent sur son rafiote de malheur à défier la poisse salée sous les ricanements des mouettes qu'au bistrot à se lamenter sur son sort en tapant le carton ou en lançant les dés devant une bouteille de tord-boyaux.

© Michel Persitz 2022



Motke n'a pas été élevé à la brioche et au sucre d'orge. Il est l'aîné de sept enfants, rien que des garçons, orphelins de leur père, un pauvre fou de contrebandier, abattu à quelques brasses de la côte par un douanier vicieux. Motke avait tout vu. Caché dans les rochers, il attendait le signal lumineux pour courir jusqu'à la barque du père, à quelques mètres de la plage et se sauver à travers les dunes avec dans son sac à dos quelques précieuses boîtes de *Hoyo de Monterrey Especial* que sa mère écoulait, sous le manteau, en tenant le vestiaire de *The whale Tavern*. Motke avait vu la vedette de la douane surgir des ténèbres, tous projecteurs allumés, moteur à plein régime pour arraisonner la périssoire

paternelle juste avant qu'elle n'atteigne le rivage. Motke avait entendu les borborygmes menaçants du porte-voix. Son père avait lâché les rames. Il s'était dressé les bras levés. Deux horribles coups de feu avaient claqué. Un corps avait basculé dans l'eau. Motke n'avait pas crié ni pleuré. il était resté caché dans les ammophiles à ligule courtes, s'enfouissant sans bruit à la manière des tortues. La vedette était repartie avec les boîtes de cigares, abandonnant le corps à la marée. Motke avait entendu des éclats de rire courir sur l'eau, tandis qu'il tirait le corps de son père sur le sable. Selon la police, un règlement de compte entre trafiquants avait fait une nouvelle victime

Quelques mois plus tard, leur mère, trop jeune pour rester longtemps veuve, découragée par tant d'infortune, se laissa séduire et enlever par un séduisant trompettiste italien, membre de l'orchestre swing du *SS Gabriele d'Annunzio*, en escale à T'rnik pour deux jours. Les sept frères avaient été confiés aux chiches attentions d'une vieille tante, une demoiselle acariâtre et sourde. Motke âgé de douze ans, devint le *chef de famille* par défaut. À l'âge où les autres gosses de l'île s'épanouissaient dans de joyeuses fariboles, il s'endurcissait dans d'ingrates besognes à peine rémunérées par des paroissiens sans scrupule, lesquels n'hésitaient pas à exploiter un malheureux orphelin. En tant qu'aîné et seul sachant lire, Motke hérita du carton rempli de récits de marine, propriété de son infortuné aventurier de père. L'enfant était renfermé, mais poète et rêveur. Il piocha dans une anthologie et apprit par cœur plus de vingt poèmes dont il tressait les vers à sa guise comme un cordage. La nuit, à la bougie, il chuchotait une saga absconse à ses frères ébahis, blottis dans le lit autour de lui :

La belle brise soufflait, la blanche écume volait,
Notre sillage librement se déroulait ;
Nous étions les premiers qui eussent forcé l'accès
De cette mer silencieuse.
Près de la mer, près de la mer déserte, nocturne,
Un jeune homme est debout,
La poitrine débordant de chagrin, l'esprit plein de doute.
Ô que ma quille éclate,

Ô que j'aïlle à la mer !
Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.
Il interroge les flots avec ses lèvres assombries.
O flots, que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !
Fuir ! Là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue des cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe.

Déjà les petits étaient emportés par la houle du sommeil. Lui se mettait à griffonner dans un carnet secret.

Motke sacrifia ce qui lui restait de jeunesse sur les quais du port de T'rnik, sur le pont ou dans la cale des rafiots les plus ingrat de l'île. Il voulait que ses jeunes frères connaissent, loin de cette île maudite, l'existence bourgeoise que leur mère si naïve et romantique avait rêvée pour eux. Contre toute attente, à force d'abnégation et de ténacité dans l'épargne, mais aussi, il faut l'avouer, en se prêtant à l'occasion à quelques traficotages dans la tradition paternelle, il réussit. Les six cadets, prirent chacun son tour, le traversier pour s'établir les yeux brillants d'ambition dans les métropoles les plus prometteuses du continent. Agénor devint ambassadeur, Hector procureur, Polydor administrateur, Sandor aviateur, Victor footballeur et Balandar ténor. Une fois ses frères autonomes, Motke vendit à un couple de hippies américaines, *rare-à-la-vente-authentique-maison-de-pêcheur-vue-mer-coup-de-cœur-assuré-à-visiter-sans-tarder-travaux-à-prévoir*, de leur père. Au Crédit des Flots Bleus, il emprunta de quoi acheter aux enchères, une curieuse saisie des douanes : le *Prince Vijaya*. Un increvable chalutier côtier, propriété douteuse d'introuvables, mais supposés redoutables,

trafiquants cinghalais. Le bakchich promis aux douaniers n'ayant probablement pas été versé, après abordage par la vedette, l'équipage du *Prince Vijaya* avait été envoyé *ad patres* dans des circonstances qui restent à élucider. Les intrépides douaniers furent médaillés pour leur belle prise et purent poser sur la photo de leur saisie : une caissette de pièces d'or, quelques objets en ivoire, trois tapis chinois, cinq kilos de pavot birman, le double de chanvre indien, une brassée d'armes légères russes, un lot médiocre de fausses antiquités persanes et une demi-douzaine de fraîches jeunes filles recrutées dans les montagnes du Caucase pour devenir danseuses ou hôtes dans des clubs huppés de la Côte de Cobalt. Le *Prince Vijaya* ne provoqua aucun envol des enchères et Motke put l'acquérir sans débours plus qu'espéré. En devenant propriétaire du *Prince Vijaya*, Motke exauçait le vœu le plus fou de son père : devenir armateur, patron de navire de pêche. De moussaillon en culottes courtes jusqu'à ce jour, Motke avait passé plus de quinze ans à s'échiner sur les crabiers, caseyeurs, bolincheurs et autres palangriers de l'île. Toujours dans les embruns, toujours transi, toujours trempé et bouffé par le sel. Toujours bousculé, malmené, affamé, buté, tanné, silencieux et devenu tranchant comme une huître. Il avait tout juste trente ans. Avec ses cheveux sel de mer, il en paraissait cinquante.

Une fois *'pitaine*, Motke s'offrit à la coopérative maritime une authentique casquette de marin breton, un très beau modèle en épais drap de caban bleu marine, avec un écusson richement brodé d'une ancre en or sur le devant, un galon ton sur ton autour de la coiffe et même sur la visière vernie. Il en rêvait depuis qu'il l'avait vue en vitrine pour la première fois, vingt ans plus tôt. Sur ce, sa mission de frère aîné dûment remplie et son plus cher désir désormais réalisé, Motke devint solitaire, et taciturne. Il commença à vieillir.



Avec ou sans casquette, Motke n'était qu'un pauvre diable comme les autres. Il avait beau être solide et posséder son bateau, il sentait la mouise. Comme il n'était pas très beau, ni très grand, ni très riche, ni très drôle, il ne trouva pas d'épouse avec qui parler, partager la soupe claire et faire des enfants chétifs et marmiteux.

Tant pis, les joies de la vie de famille, ce ne serait pas pour lui. En mer, toujours solitaire, il ne parlait ni aux mouettes, ni aux vagues et jamais aux poissons. Du coup, il ne parlait guère. Parfois, quelques mots tout de même sur le quai après l'amarrage en déchargeant ses cageots. Il fallait bien attirer l'attention des chalands pour vendre le maigre fruit de son travail. À force de se taire, il ne parla plus du tout et cela aussi, c'était très bien comme ça. Mais, me direz-vous, que faisait-il les longues soirées d'hiver au *Tashtego*, attablé avec les autres pauvres vieux marins de l'île ? Et bien, il buvait ses trois petits verres de rhum en écoutant les histoires des autres. Il ne se disait jamais rien de si extraordinaire autour de la table que cela justifie de sa part plus qu'un hochement de tête, un grognement, un soupir ou une moue appropriée. Les autres s'étaient habitués à son mutisme. Ils n'en attendaient pas davantage de Motke. Jusqu'au troisième verre on parlait de la vie des pêcheurs qui avait parfois du bon et parfois du moins bon. De l'avis général, il y avait beaucoup plus de moins bon que de bon. Où passaient les poissons ? Depuis la nuit des temps que les pauvres pêcheurs se posaient la question, la réponse tardait à venir. Que pouvaient-ils faire ? Y avait-il seulement quelque chose à faire ? Après le troisième verre de rhum, les sujets économiques et sociaux à l'ordre du jour ayant été traités, la tablée abordait le sujet délicat des femmes de marins. Le moment était venu de ressasser quelques blagues salaces, connues de tous, échanger les mêmes vantardises lubriques, que l'on entend à la même heure dans toutes les tavernes de tous les ports. Motke repoussait alors sa chaise, finissait son verre debout, saluait la compagnie en portant deux doigts à la visière de sa casquette. Dans son dos, les habitués l'appelaient *Motke-le-peine-à-jour*, *l'amer-Motke*, *Motke-le-quart-de-brûme*.

